

# A LA CROISÉE DES ESCALADES

**P**LUS spectaculaire à l'occasion des fêtes de fin d'année, le « ballet diplomatique » sur le Vietnam a commencé il y a un peu plus d'un mois. Il y a de fortes chances de le voir s'enliser sous quelques jours et l'on aura de bonnes raisons d'en conclure par « beaucoup de bruit pour rien ». Lorsqu'il s'agit d'un conflit aussi dangereux et aussi cruel que celui du Vietnam, il convient de s'arrêter quelque peu, de faire le point et de rappeler toujours ce qui est en cause et qui, seul, peut permettre une solution réelle du problème.

## *Une escalade diplomatique*

**E**N novembre, l'hebdomadaire américain « Look » nous apprenait que le gouvernement des Etats-Unis avait, à l'automne 64, repoussé une proposition du secrétaire de l'O.N.U. destinée à conclure un cessez-le-feu au Vietnam. Les réactions n'avaient pas fini de se manifester que la bombe Fanfani-La Pira éclatait. L'ancien maire de Florence avait été reçu le 11 novembre à Hanoï par le président Ho Chi-minh. Une indiscretion de presse outre-Atlantique dévoilait le 17 décembre une correspondance dont il est bien difficile aujourd'hui d'estimer l'efficacité. L'affaire s'écartait d'ailleurs de son but et venait susciter une crise à l'intérieur du gouvernement italien.

Entre temps, deux voyages méritaient de retenir l'attention : celui de l'ambassadeur extraordinaire Jean Chauvel qui se rendait à

Pékin, Hanoï, Pnom-Penh et New Delhi, et celui du vice-président nord-vietnamien Le Than Nghi, qui, avec une mission économique, visitait plusieurs capitales des pays de l'Est en commençant par Moscou.

On n'avait pas fini de suivre avec intérêt ces divers déplacements que trois autres initiatives venaient les éclipser. La diplomatie du Vatican, qui n'a pas cessé de prendre un intérêt tout particulier à la guerre du Vietnam, conduisait les Américains à accepter une trêve de Noël lancée par le F.L.N.

Depuis le 24 décembre 1965, aucun bombardement n'a été effectué au-dessus du Nord-Vietnam visité seulement par des avions de reconnaissance. A la suite, deux offensives étaient déclenchées : l'une à Moscou, avec l'annonce du voyage de Chelepine, le numéro deux du P.C. soviétique, à Hanoï. L'autre, la plus volontairement spectaculaire, aboutissait à l'envoi à travers le monde de multiples émissaires du Président Johnson. A Goldberg, chez le Pape, chez de Gaulle, chez Wilson qui reprenait la balle en relançant Moscou sur une éventuelle conférence du type Genève. A Harriman à Varsovie, Belgrade, New Delhi, Téhéran, Le Caire. Mc Bundy à Ottawa. Mennen Williams faisait le tour des capitales du Maghreb avant de se rendre dans celles de l'Afrique australe. Enfin, à la veille de l'ouverture des assises de La Havane, M. T. Mann entamait une tournée en Amérique du Sud. On n'oubliera pas non plus le périple du vice-président Humphrey à

Taipeh, Tokyo, Séoul, Manille ; ni non plus la rencontre à Tachkent du Premier indien et du maréchal Ayoub Khan sous le patronage de Kossyguine, bien que ces derniers déplacements aient été prévus depuis plusieurs semaines. Bref, les membres de la « Commission Internationale de Contrôle », les neutres, les gouvernements communistes européens, les alliés des U.S.A., leurs clientèles également, tout le monde ou presque a été touché et L.B.J. est rentré à la « Maison Blanche » pour prendre, des décisions. Il a devant lui le plan intérieur américain, les prochaines élections partielles au Congrès et le traditionnel message sur l'état de l'Union à prononcer et, plus prosaïquement, de nouveaux impôts à faire admettre. Cela dit, les missions et les déplacements récapitulés, la mise en condition publicitaire dépassée, la poudre aux yeux écartée, il faut s'interroger sur la signification de ce qui peut suivre et qui concerne d'une manière ou d'une autre la paix du monde.

### *L'escalade américaine*

**Q**UEL que soit le frisson provoqué par une diplomatie dont on ne contestera pas la mobilité, les Américains détenant pour l'occasion la palme, il faut toujours revenir aux notions de base du problème. Ce sont elles qui commandent l'avenir, et tant que l'on n'aura pas tenté d'y porter des remèdes effectifs et non apparents, on risque de ne parvenir à rien d'autre qu'à une aggravation de la guerre. Depuis la conférence de Genève en 1954, les Américains refusent d'admettre l'indépendance du Vietnam, ils ont fabriqué l'Etat du Sud-Vietnam, avec la complicité de Diem, ils ont pris l'écrasante responsabilité de nier l'échéance de 1956 qui devait voir des élections et la réunification du Nord et du Sud ; ayant échoué au total avec Diem, ils ont amorcé l'escalade militaire, un premier bombardement en août 1954 du Nord fut un ballon d'essai, puis le premier en février 1954 des 60.000 raids qui devaient faire plier Hanoï. Depuis 1949, Washington refuse d'autre

part non seulement de reconnaître diplomatiquement Pékin, mais même le fait accompli de la révolution chinoise.

Or, depuis quelques années, et singulièrement en 1965, la contre-offensive américaine a provisoirement réussi en Afrique et pour une grande part en Asie, sans compter Saint-Domingue. La coexistence pacifique « marche » en Europe. Dès lors, isolé, le fait chinois, pris comme un tout, semble faire pièce à la stratégie américaine. La guerre du Vietnam s'inscrit fondamentalement dans ce contexte, avec, envisageable à terme, l'attaque de la Chine dont l'éditorialiste de « Jeune Afrique », de retour des U.S.A., disait la semaine dernière que c'était bien là l'objectif essentiel de l'agression au Vietnam.

Le piétinement passager du Tiers Monde dont on fera peut-être le diagnostic possible à La Havane et qui, de toute évidence, connaîtra des lendemains meilleurs ; les illusions que pourrait entretenir la puissance américaine quant à la conception soviétique de la coexistence pacifique qui ne saurait être seulement valable pour le seul continent européen ; tout cela constitue autant de données auxquelles il faut penser sérieusement. Mais le plus important vient du choix qui s'offre au Vietcong, à Hanoï et par voie de conséquence à Pékin. Pour ces trois interlocuteurs, qui peuvent sans doute tenir des raisonnements différents, un fait demeure capital : la négociation ne doit pas déboucher sur une situation analogue à celle qui a eu cours ces dernières années ; c'est-à-dire que les Américains doivent admettre, à plus ou moins bref délai, la neutralisation n'étant qu'une modalité, l'indépendance et la réunification du Vietnam ; ils doivent admettre le fait chinois. Tout ce qui n'amorce pas sérieusement une telle reconversion ramène au point de départ de la guerre actuelle, autrement dit, reconduit le cercle vicieux. Le F.L.N., Hanoï se sont battus, se battent contre ce cercle vicieux, et avec quelles pertes ! Pourquoi céderaient-ils sur ce qui est leur raison d'être actuelle ?

L'arrêt des bombardements au Nord, l'offensive diplomatique actuelle traduisent-ils un début d'aperçu réaliste ? Personne ne paraît le penser, c'est pourquoi on ne peut pas s'attendre à une solution prochaine de la guerre vietnamienne. Dès lors, une autre question se pose, de plus en plus angoissante : comment va se poursuivre la guerre ? Car s'il est vrai que le peuple vietnamien, au Nord comme au Sud, présente un degré d'organisation et de détermination autrement plus élevé que dans maints autres pays du tiers monde, il est non moins vrai que la puissance de la première nation du monde est considérable. D'où le test capital que constitue cette guerre.

### *L'escalade de la guerre*

A ce niveau, beaucoup de points d'interrogation sont possibles et nous ne saurions ici que soumettre les nôtres. Diplomatiquement, plusieurs faits peuvent être retenus. Et en premier lieu, la tentative de solution au conflit indopakistanaï. Les chances en sont limitées, bien que Moscou y tienne vraisemblablement beaucoup. En tout cas, un bon résultat à Tachkent pourrait amorcer une contre-escalade, celle d'un premier succès de négociation en Asie. En outre, le voyage de Chelepine à Hanoï aboutira sans doute à une prise d'influence de plus en plus grande de l'U.R.S.S. dans le conflit à laquelle Washington ne peut rester insensible. Cette démarche soviétique peut aussi se traduire par une meilleure cohésion du « camp socialiste » avec ou sans la Chine; quelle que soit la forme de cette meilleure cohésion, elle pourrait être bénéfique sur le plan des solutions. D'un autre côté, faut-il compter sur un certain isolement des U.S.A. dans le camp « atlantique » ? Cela n'est pas impossible à la lumière de la dernière conférence de l'O.T.A.N. Enfin, l'opposition à la guerre aux Etats-Unis même doit nécessairement ou se durcir ou plus ou moins s'effondrer.

Contre tous ces efforts, il reste vrai que les

U.S.A. peuvent forcer la guerre et la conduire à des échelons catastrophiques de l'escalade. Qu'est-ce qui fera plier Washington vers la seule solution possible ? La « défaite » stratégique américaine est certaine, elle date de 1954, sinon d'avant. Mais quel prix faudrait-il payer pour que Washington reconnaisse cette évidence et la traduise en une nouvelle politique cohérente en Asie ? C'est toute la question. Une chose est bien certaine, en tout cas, seule une contre-escalade aussi puissante que diverse peut peser dans la balance. Il nous appartient, à nous, en France, aussi modestement soit-il, d'y participer. Rien ne serait plus inadmissible que notre silence. Il faut le rompre d'abord par une vaste campagne d'explications qui fasse apparaître les données de base du conflit, sans lesquelles une opinion peut parfaitement se laisser prendre au piège d'un grand spectacle diplomatique qui a les apparences de la bonne volonté, mais seulement les apparences.

**Claude Glayman**